

moitié de sa vie s'était passée au milieu des orages de la Révolution et des douleurs physiques ; la seconde s'écoula paisiblement près d'amis illustres et dévoués. Plusieurs des personnes qui ont le plus brillé de nos jours par leurs vertus et leurs talents, ont été intimement liées avec M. Ballanche. Aucune n'a été séparée de lui que par la mort.

» Dans les dernières années de sa vie, M. Ballanche s'était créé comme une société à part dans la grande société française ; il s'y occupait plus des *idées du temps que des faits*, il s'y unissait à ses contemporains par les pensées, par les sympathies, non par l'action ; il n'y restait pas étranger à leur sort, mais à leurs agitations. C'est là qu'il vécut dans une atmosphère calme et sereine où pénétraient les bruits du monde, mais où les passions du monde n'entraient point. C'est là aussi qu'il s'est éteint.

» Quoique M. Ballanche eût survécu à tous les siens, et qu'aucun de ses proches ne puisse aujourd'hui nous accompagner à ses funérailles, nous ne saurions le plaindre. L'amitié avait depuis longtemps remplacé pour lui et peut-être surpassé tout ce que la famille aurait pu faire.

» Pour nous, Messieurs, qui venons de rendre un dernier hommage à sa mémoire, nous rapporterons de cette cérémonie un souvenir triste, mais salubre et doux : le souvenir d'un homme qui a bien vécu et qui est bien mort, d'un écrivain dont la plume désintéressée n'a jamais servi que la sainte cause de la morale et de l'humanité. »

Discours de M. Victor de Laprade.

Cher et vénéré maître, vous aviez conservé une touchante affection pour votre ville natale ; membre de la plus illustre Compagnie littéraire de la France et de l'Europe, vous cherchiez toutes les occasions de parer de votre nom notre modeste académie lyonnaise. Votre vieillesse si souriante aux générations nouvelles ouvrait des trésors tout particuliers de tendresse et de lumière aux jeunes ouvriers de la pensée qui venaient à vous de notre sévère et laborieuse cité. En cet instant des adieux, vous regretteriez, si elle vous manquait, la douceur d'une parole venue de ce pays de votre jeunesse et de vos douleurs. Si j'ose à mon tour saluer votre tombe autrement qu'avec le cœur, c'est que je parle au nom de tous vos amis lyonnais, de tous vos disciples, d'une Compagnie qui perd en vous ce qu'elle avait de plus éminent.

Cher maître, si belle que soit votre renommée présente, vous n'avez pas été de ceux qui assistent vivants à tout l'épanouissement de leur gloire ; c'est à une époque plus attentive que la nôtre qu'il sera donné d'épuiser le sens profond de